

Douleurs dentaires aux XVIe et XVIIe siècles. Témoignages

Dental pain in the 16th and 17th centuries. Testimonies

Micheline Ruel-Kellermann

Docteur en chirurgie dentaire et en psychopathologie clinique et psychanalyse, secrétaire général de la SFHAD, membre titulaire de l'Académie nationale de chirurgie dentaire

Mots-clés

- ◆ douleur dentaire
- ◆ XVIe, XVIIe siècles
- ◆ témoignages

Keywords

- ◆ dental pain
- ◆ 16th and 17th centuries
- ◆ testimonies

Résumé

Tous ceux qui ont décrit la douleur dentaire s'accordent pour lui reconnaître une intensité exceptionnelle, mais peu ont relaté leur expérience personnelle. Seront cités les témoignages d'André Vésale, Ambroise Paré, Lazare Rivière, Gui Patin, Michel de Montaigne et Blaise Pascal. Les aspects cliniques sont généralement peu précis, la douleur toujours présente et les attitudes de chacun fort différentes. Sous le joug du dogme hippocratique-galénique, les moyens utilisés pour la combattre sont variés et complexes de l'un à l'autre patient.

Abstract

All those who wrote on dental pain agree to recognize its exceptional intensity but few told their personal experience. Will be cited testimonies, successively those of Andreas Vesalius, Ambroise Paré, Lazare Rivière, Gui Patin, Michel de Montaigne and Blaise Pascal. Clinical aspects are generally very accurate, constant pain and attitudes of each are quite different. The means used to fight them were various and complex.

La douleur dentaire aux XVIe et XVIIe siècles

On peut imaginer sans peine le vécu de celui qui souffrait des dents, et qui savait de plus le peu de solutions de soulagement qui lui étaient offertes en dehors d'une extraction. Tous ceux qui ont écrit sur cette douleur s'accordent pour reconnaître son intensité exceptionnelle (Fig. 1). Déjà qualifiée par Celse au 1er siècle, « d'atroce tourment » (*maximis tormentis*), de « passion la plus griévuë » par Guy de Chauliac (1300-1368), elle est pour Francisco Martinez de Castrillo, (c. 1525-1585), « bestia tan fiera, berdugo tan cruel, enemigo tan fuerte como lo es el dolor de muelas y creo que nadie por hidalgo qua sea terna por cobardia huyrle el encuentro y bolverle si puede las espaldas », « cette bête si féroce, ce bourreau si cruel, cet ennemi si implacable que je crois qu'aucun homme fuyant sa rencontre, si noble soit-il, ne peut être pris pour un couard » (1557, 2010, F. 78v). Pour Ambroise Paré (1510-1590), elle est « la plus grande et la plus cruelle qui soit entre toutes les douleurs, sans mort. J'ay mémoire qu'un valet de chambre de defunct Monseigneur le Connestable me dit que pour une extreme douleur de dent qu'il avait à Chen-

Correspondance :
109, rue du Cherche-Midi 75006 Paris
ruelkellermann@free.fr



Fig. 1 : « La rage de dents », cul de lampe du fronton ouest de l'église Notre-Dame (XIIIe-XIVe siècle) Saint-Père-en-Vézelay

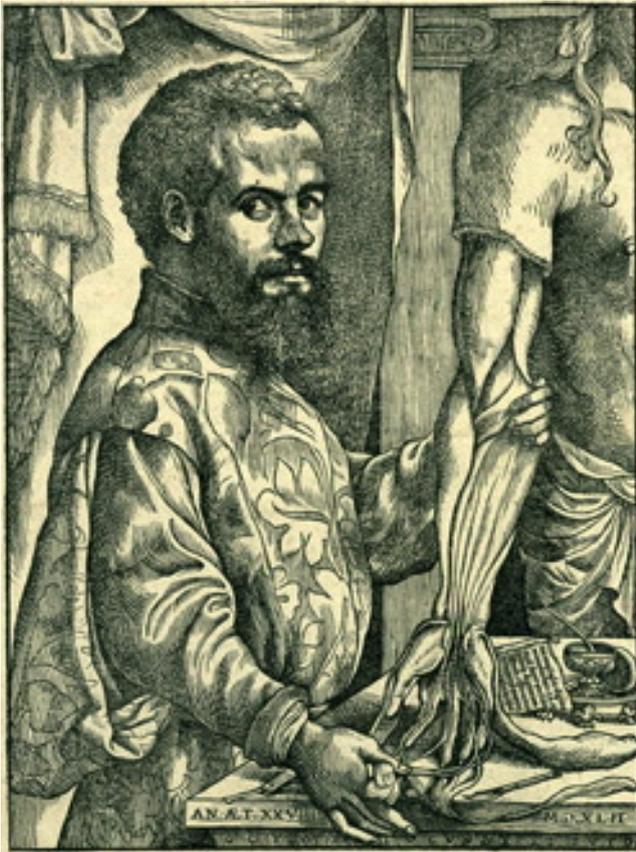


Fig. 2 : Portrait d'André Vésale, *De humani corporis fabrica*, Bâle, J. Oporinus, 1543, (BIU Santé, 00672)

tilly, s'il n'eust eu peur d'être damné, il se fust jetté par une fenestre dans les fossés & se feust noyé pour être exempt de sa douleur » (1573, p. 331-332). Le chirurgien rouergat, Urbain Hémarde (1548 ?-1592), écrit dans l'épître dédicatoire de sa *Recherche* au cardinal d'Armagnac qui « lui pleust me demander les causes et raisons d'une extrême douleur des dents à laquelle elle a esté autrefois subgete, de sorte qu'il y falloit employer infinis remèdes tant estoit la douleur forte et insupportable ». Jacques Guillemeau (1549-1613) en donne la solution radicale : « Or souvent la douleur de Dent est si grande pour être rongée, pourrie et pertuisée jusques au nerf, que la personne court les rues, mesme qu'il devient comme insensé et considérant que tous remèdes n'y servent de rien pour apaiser la douleur, il aime mieux qu'on lui arrache, ce qu'il faut faire en cette sorte » (1602, Livre X, p. 237). Arnauld Gilles, opérateur pour le mal de dents, « tient qu'entre toutes les passions du corps desquelles l'homme est moins plaint est la douleur des dents, laquelle toutefois travaille griefvement celui qui en est affligé » (1622, p. 6-7). Enfin, Jean-Baptiste Verduc, médecin et chirurgien, déclare que « La douleur des dents est quelquefois si sensible qu'on a vu des personnes en devenir furieuses jusqu'à se tuer elles-mêmes » (1693, p. 780).

Témoignages

Les témoignages personnels d'une douleur dentaire sont rares. Seront cités ceux d'André Vésale, Ambroise Paré, Lazare Rivière, Gui Patin, Michel de Montaigne et Blaise Pascal. Les aspects cliniques sont généralement peu précis, l'intensité de la douleur toujours soulignée et les moyens pour la combattre divers et complexes.



Fig. 3 : Portrait d'Ambroise Paré, *Discours ... de la mumie, de la licorne, des venins et de la peste*, Paris, Gabriel Buon, 1582. (BIU Santé, 006290)

André Vésale (1514-1564) (Fig. 2)

Il préconise un traitement aussi pertinent que novateur pour les douleurs fréquemment ressenties lors de l'éruption des dents dites de sagesse : « Il s'agit de celles [les dents] qui naissent après la puberté et la fonction amoureuse causant souvent de très grandes souffrances ; mais les médecins qui ne les ont pas observées suffisamment ou bien, arrachent d'autres dents, ou bien, se persuadant que les dents sont attaquées à cause d'un désordre des humeurs, font périr leurs malades avec des pilules et des médicaments de ce genre, alors que pour soulager la douleur des gencives, il n'y a aucun remède plus rapide et plus efficace que scarifier la dent du fond, et, si nécessaire, percer l'os. J'ai moi-même expérimenté ce procédé, au moment où, âgé de vingt-six ans, pendant que j'écrivais ce livre, ma trente-deuxième dent a percé » (1543, p. 46, trad. J. Vons). Ce récit est bref, clinique et exempt d'émotion.

Ambroise Paré (1510-1590) (Fig. 3)

Il se contente de livrer un remède précaire à nos yeux mais vraisemblablement aussi efficace que d'autres plus complexes. « Pour une extreme douleur des dents que j'avois, une petite bonne femme me conseilla y mettre dessus une gosse d'ails un peu cuite sous les cendres & la mettre la plus chaude que je pourrois endurer ; ce que je fy, & tost après ma douleur fut cessée, tellement que depuis je l'ay practiqué en plusieurs, où l'on a veu un effect merveilleux, aussy on en mettra dedans l'oreille » (1573, p. 339).

Lazare Rivière (1590-1655) (Fig. 4)

Il « conseiller & médecin du Roy & doyen de la faculté de médecine de Montpellier », communique trois *Observations*



Fig. 4 : Portrait de Lazare Rivière, *Praxis medica cum theoria*, Lyon, J. A. Huguetan, Ravaud, 1660. (BIU Santé, 071024, Réf. Image : 05018)

personnelles où la douleur est toujours cruelle et un tourment, mais la dent incriminée, à peine située. « Le 15 d'Août 1644, je fus tourmenté d'une douleur de dens, qui fut suivie d'une tumeur sur la mâchoire supérieure gauche, & avec inflammation et grande douleur : après la saignée du même côté, j'appliquai tout le jour sur la partie le cataplasme de mie de pain que je renouvelois de trois en trois heures & auparavant que l'appliquer je fomentois la partie pendant demi heure avec l'eau rose dans laquelle je faisois dissoudre le sel de Saturne [combinaison de l'acide du vinaigre avec le plomb]. La nuit suivante comme la douleur continuoit, je pris trois grains de laudanum d'où s'ensuivit un fort doux sommeil dont j'avois été privé la nuit précédente, & la douleur fut apaisée ainsi que la fluxion arrêtée ; & quant à la tumeur elle fut beaucoup diminuée le lendemain matin, & dans la suite du jour la plus grande partie fut entièrement dissipée » (p. 347-348).

« Au commencement du mois de Février 1645, je fus attaqué d'une fréquente & fâcheuse salivation, avec une cruelle douleur de dens qui enfin attira la fièvre ; mais après avoir reçu un clystère, & m'être fait saigner, elle disparut ; me restant pourtant une douleur de dens & une continuelle salivation de matière subtile & séreuse, laquelle continuant, il survint en diverses parties du corps, des douleurs roulantes tantôt en un endroit, tantôt à l'autre, lesquelles reconnoissant provenir d'un serum melancholique, je pris huit grains de resine de jalap dont je fus très bien & doucement purgé, car ce remède me fit aller sept fois du ventre, en évacuant cette impureté

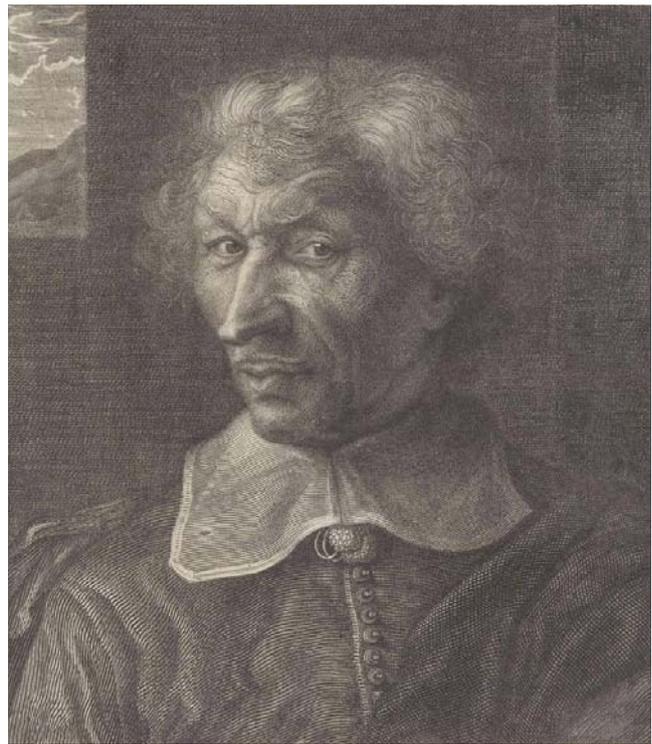


Fig. 5 : Portrait de Guy Patin : BIU Santé, collection de portraits, Réf. image CIPC0157, 1670

séreuse redondante en grande abondance ; & le lendemain je me sentis délivré de desdites douleurs, & de cette fâcheuse salivation ; toutefois dans le mois d'Avril, la douleur de dens retourna, & la salivation, laquelle cessa dans 24 heures, après avoir pris le même médicament » (p. 612-613).

« Le 30 décembre 1647, je fus tourmenté d'une cruelle douleur de dents qui étant devenue insupportable environ minuit, je mis dans ma bouche un peu de tabac & le machay doucement long-temps jusques à ce qui s'ensuivit un vomissement qui me fit rejeter tout mon souper avec quantité de pituite, ma douleur s'évanoüit deux heures après » (p. 445). Strobelberger (1592-1630) serait d'après Vincenzo Guerini le premier à avoir signalé les effets odontalgiques du tabac (1630).

Les évacuations majeures, saignée, purgation et vomitif sont systématiques, mais les grains de laudanum ou d'opium soulagent plus assurément la douleur. Ailleurs, Rivière dit avoir guéri « la douleur des dents » avec une mixture de semence de plantain, de racines de jusquiame, de tormentille, réduite en poudre et associée à un grain d'opium, puis insérée dans des nouëts [petits sacs de toile] qui tremperont dans une décoction de fleur de sureau, de roses rouges bouillies dans du vinaigre et qui seront mâchés et tenus entre les dents.

Gui Patin (1601-1672) (Fig. 5)

Successivement doyen de la faculté de médecine de Paris, professeur au Collège royal à la chaire de botanique, de pharmacie et d'anatomie, il est particulièrement connu par sa correspondance et son esprit caustique. À la fin de la lettre du 19 juin 1661 à son ami le médecin lyonnais André Falconet, on peut lire : « J'eu hier une grande douleur de dents, laquelle m'obligea à me faire saigner du côté même ; la douleur s'arrêta tout à coup, comme par une espèce d'enchantement ; j'ai dormi toute la nuit. Ce matin, la douleur m'a un peu repris, j'ai fait piquer l'autre bras, j'ai été guéri aussitôt. Je suis, Dieu merci, sans douleur. Je prétends que ces deux saignées me serviront pour pouvoir me purger sûrement. Je le ferai la semaine prochaine, si j'en ai le loisir, mais il faudra tâcher de le prendre ». Saignée et purgation sont ses pana-



Fig. 6 : Portrait de Michel Eyquem de Montaigne, *Les Essais*, Londres, J. Tonson et J. Watts, 1724 (BIU Santé, 007894A)

cées.

L'attitude devant la douleur de deux illustres auteurs

Elle est, comme on va le voir, diamétralement opposée. Le premier, Michel de Montaigne (1533-1592), fuit habituellement les médecins, mais la douleur dentaire est telle qu'il appelle tous ceux qui peuvent venir à son secours. Son récit est riche tant d'un point de vue clinique, émotionnel que thérapeutique. Le second, Blaise Pascal (1623-1662), surmonte sa douleur en s'adonnant à une recherche mathématique qui aboutira au calcul intégral.

Michel Eyquem de Montaigne (Fig. 6)

Il a 44 ans lorsqu'il ressent les premiers signes de la gravelle (coliques néphrétiques). En 1578 il fait des cures à Bagnères-de-Bigorre et à Eaux-Chaudes. En 1580, il publie les deux premiers tomes de ses *Essais*, qu'il présente à Henri III en août et, de Paris, il entreprend un voyage pour essayer toutes les eaux d'Allemagne, de Suisse et d'Italie (Fig. 7). Il rentrera en octobre 1581. Un journal manuscrit, non destiné à être publié, écrit en partie par un secrétaire et de l'autre de la main de Montaigne, est découvert en 1770 par l'abbé Prunis dans un coffre du château de Montaigne. Il est édité en 1774 par Meusnier de Querlon sous le titre *Journal de voyage de Michel de Montaigne en Italie par la Suisse et l'Allemagne en 1580-1581*. Le témoignage qui nous intéresse est bien de la main de Montaigne qui l'a écrit dans cette partie là en italien. Une première alerte dentaire lui survient le 2 juillet 1581 à

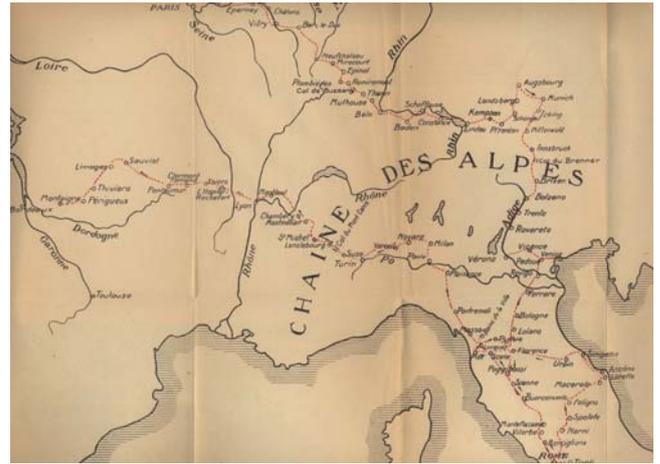


Fig. 7 : Carte du Journal de voyage en Italie, Paris, Louis Conard, 1929.

Scala : « Il n'y a qu'une hostellerie mais fort bonne. Je ne soupai pas et je dormis peu à cause d'un grand mal de dents qui me prit du côté droit. Cette douleur, je la sentais souvent avec mon mal de tête ; mais c'était en mangeant qu'elle me faisait le plus souffrir, ne pouvant rien mettre dans ma bouche sans éprouver une très grande douleur [...]. Le 25 juillet, j'allais voir le fameux Cornacchino, médecin et lecteur de Pise ... » [celui-ci lui vante les bains de Bagnacqua], « mais avant d'en user il me conseille de boire les eaux Della Villa, décidé qu'à l'exception de la saignée, la médecine n'est rien en comparaison des bains pour quiconque sait les employer à propos ». En août, il est aux Bains Della Villa lorsque « le 21, ... aussitôt que j'eus dîné, je sentis de vives douleurs de coliques et pour me tenir plus en alerte, il s'y joignit, à la joue gauche un mal de dents très-aigu que je n'avais point encore éprouvé. Ne pouvant supporter tant de malaises, deux ou trois heures après, je me mis au lit, ce qui fit bientôt cesser la douleur de ma joue ... Le lendemain, après dîner, la douleur me reprit encore une fois à la joue gauche, et me fit beaucoup souffrir jusqu'au souper. Le jour suivant à mon réveil, je me trouvai las et chagrin, la bouche sèche avec des aigreurs et un mauvais goût, l'haleine comme si j'avais eu la fièvre. Enfin, le 24 au matin, je poussai une pierre qui s'arrêta au passage. [...] Le soir, je rendis ma pierre non sans douleur et sans effusion de sang avant et après l'éjection [...] Ce fut un grand bonheur pour moi d'avoir pu la faire sortir. Le 25 août, l'urine reprit sa couleur, et je me retrouvai dans le même état qu'auparavant. Cependant je souffris souvent, tant le jour que la nuit de la joue gauche ; mais cette douleur était passagère, et je me rappelais qu'elle m'avait autrefois causé beaucoup d'incommodité. Le 26 au matin, je fus une heure au bain. Le 27 après dîner, je fus cruellement tourmenté d'un mal de dents très-vif, tellement que j'envoyai chercher le Médecin. Le Docteur ayant tout examiné, vu principalement que la douleur s'était apaisée en sa présence, il jugea que cette espèce de fluxion n'avait pas de corps ou n'en avait que fort peu : mais que c'étaient des vents mêlés de quelque humeur qui montaient de l'estomac à la tête et me causaient ce malaise ; ce qui me paraissait d'autant plus vraisemblable que j'avais éprouvé de pareilles douleurs en d'autres parties du corps (1). Le mardi 29, je bus de la fontaine ordinaire neuf verres ... et la tête aussitôt me fit mal. Il est vrai que d'elle-même elle était en mauvais état. [...] Je souffrais par derrière, mais jamais, je n'avais mal à la tête que la douleur ne s'étendit à la joue gauche qu'elle embrassait toute entière, jusqu'aux dents même les plus basses, enfin à l'oreille et à une partie du nez. La douleur passait vite, mais d'ordinaire elle était aiguë et elle me reprenait souvent le jour et la nuit. « La nuit et le matin du lundi 4 (septembre), je fus cruellement tourmenté de la douleur des dents ; je soupçonnais dès lors qu'elle provenait de quelque dent gâtée. Je mâchais le



Fig. 8 : Portrait de Blaise Pascal, BIU Santé, collection de portraits, Réf. image CIPA0894, s.d.

matin du mastic sans éprouver aucun soulagement. [...] Sur les vingt heures, elle me reprit avec tant de violence et aux deux joues que je ne pouvais plus me tenir sur mes pieds, la force du mal me donnait des envies de vomir. Tantôt, j'étais tout en sueur et tantôt je frissonnais. Comme je sentais du mal partout, cela me fit croire que la douleur ne provenait pas d'une dent gâtée. Car, quoique le fort du mal fut au côté gauche, il était quelquefois très violent aux deux tempes et au menton, et s'étendait jusqu'aux épaules, au gosier, même de tous côtés ; en sorte que je passai la plus cruelle nuit que je me souvienne d'avoir passé de ma vie ; c'était une vraie rage et une *fureur*. J'envoyais chercher la nuit même un apothicaire qui me donna de l'eau-de-vie, pour la tenir du côté où je souffrais le plus, ce qui me soulagea beaucoup. Dès l'instant que je l'eus dans la bouche, toute la douleur cessa, mais aussitôt que l'eau-de-vie était rejetée, le mal reprenait. Ainsi, j'avais continuellement le verre à la bouche, mais je ne pouvais y garder la liqueur, parce qu'aussitôt que j'étais tranquille, la lassitude me provoquait au sommeil, et en dormant, il m'en tombait toujours dans le gosier quelques gouttes qui m'obligeaient de la rejeter sur le champ. La douleur me quitta vers le point du jour. Le mardi matin, tous les gentilshommes qui étaient au bain vinrent me voir dans mon lit. Je me fis appliquer à la tempe gauche, sur le poulx même, un petit emplâtre de mastic et ce jour là, je souffris peu. La nuit on me mit des étoupes chaudes sur la joue et sur le côté gauche de la tête. Le mercredi, j'avais encore quelque ressentiment de mal, tant aux dents qu'à l'œil gauche. Je dormis sans dou-

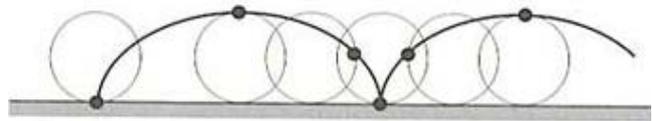


Fig. 9 : La cycloïde de Pascal

leur, mais d'un sommeil agité. Le jeudi matin, 7 de septembre, je fus pendant une heure au grand bain. Dans la même matinée, on m'apporta par voie de Rome, des lettres de M. de Tausin, écrites de Bordeaux le 2 août par lesquelles il m'apprenait que le jour précédent, j'avais été élu d'un consentement unanime Maire de Bordeaux, et il m'invitait à accepter cet emploi pour l'amour de ma Patrie » (T II, p. 223-249, 1928). À partir de là, il ne sera plus question de dents ou de douleur, du moins jusqu'à son retour au château de Montaigne. Ne pourrait-on dire que Montaigne surprend par sa capacité à supporter les douleurs de la gravelle et sa maîtrise à gérer l'expulsion de ses calculs et que son incapacité à supporter la douleur dentaire n'a d'égal que l'impuissance intolérable à laquelle celle-ci le réduit ? Mais il sait heureusement trouver un refuge au lit, le meilleur des réconforts narcissiques.

Blaise Pascal (Fig. 8)

Il ne témoigne aucunement et c'est par sa nièce Marguerite Périer que l'on apprend comment, en 1657, son oncle aux prises avec « un très grand mal de dents » trouva la solution du problème de la roulette qui est à l'origine de la découverte du calcul intégral. Il s'agit de la cycloïde (Fig. 9) que Pascal définit ainsi : « le chemin que fait en l'air le clou d'une roue, quand elle roule de son mouvement ordinaire depuis que ce clou commence à s'enlever de terre, jusqu'à ce que le roulement continu de la roue l'ait rapporté à terre, après un tour entier achevé, supposant que la roue soit un cercle parfait, le clou un point dans sa circonférence, et la terre parfaitement plane ». « Durant qu'il travaillait ainsi contre les athées, il arriva qu'il lui vint un très grand mal de dents. Un soir, M. le duc de Roannez le quitta dans des douleurs très violentes, il se mit au lit et son mal ne faisant qu'augmenter, il s'avisait pour se soulager, de s'appliquer à quelque chose qui par sa grande force attirât si bien les esprits au cerveau que cela le détournât de penser à son mal. Pour cela, il pensa à la proposition de la roulette faite autrefois par le Père Mersenne que personne n'avait jamais pu trouver et à laquelle, il ne s'était jamais arrêté. Il y pensa si bien qu'il en trouva la solution et toutes les démonstrations. Cette application si vive détourna son mal de dents et quand il cessa d'y penser après l'avoir trouvée, il se sentit guéri de son mal. M. de Roannez étant venu le voir le matin et le trouvant sans mal lui demanda ce qui l'avait guéri ? Il lui dit que c'était la roulette qu'il avait cherchée et trouvée. M. de Roannez surpris de cet effet et de la chose même, car il en savait la difficulté lui demanda ce qu'il avait dessein de faire de cela. Mon oncle lui dit qu'il lui avait servi de remède et qu'il ne lui demandait pas autre chose. M. de Roannez lui dit qu'il y avait un bien meilleur usage à en faire ... ». (*L'Œuvre de Pascal*, Jacques Chevalier, Bruges, Pléiade, 1950, p. 97-99). Le lit pour Pascal, malade toute sa vie, est un lieu de travail comme un autre. Son volontaire mépris de la douleur au profit d'une extraordinaire résolution mathématique, illustre d'une certaine manière ce que Jacques Gélis dit de la douleur au XVII^e siècle chez un « profondément chrétien, la douleur est considérée comme une pénitence qui doit être une occasion pour « fortifier l'esprit ». (« Le corps, l'Église et le sacré » in *Histoire du corps*, Seuil, 2005).

Conclusion

Les situations et attitudes, sont bien différentes selon les témoignages. On pourrait cependant penser qu'au XVI^e siècle on était moins prescripteur d'évacuations majeures qu'au XVII^e. Il n'en est rien si l'on consulte la *Recherche* d'Urbain Hémarde (1582) où il est clairement dit : « qu'il faut, premièrement, par les remèdes universels qui sont la saignée & purgation arrêter le cours de ceste cause antécédante qui flue sur le lieu malade, & puis après venir aux remèdes qui s'appliquent sur le lieu qui ont esgard à la maladie ou cause conjointe » (p. 65). Ce que : ail, mastic, étoupe chaude, eau-de-vie, fomentations, cataplasme, emplâtre et laudanum permettent sans aucun doute de tempérer l'intolérable pour surseoir le plus longtemps possible au geste radical, l'extraction, jamais, du reste, évoquée lors de ces témoignages.

Notes

1. Dans le *Traité des vents, De Flatibus*, Hippocrate conclut : « Les vents sont dans toutes les maladies des agents principaux, tout le reste est cause concomitante et accessoire » (*Œuvres complètes*, édition revue et corrigée de la traduction de Littré, Paris, Union littéraire et artistique, 1955). Un médecin parisien, Adrianus Alemanus, traduit le *Traité* en 1557 et la théorie venteuse se répand. Pour Estienne Gourmelen (1530-1593), « la tumeur venteuse est engendree d'esprit vaporeux assemblé dedans les cavités sensibles ou cachees » (*Le sommaire de toute la chirurgie contenant six livres, traduit en François par M. André Malesieu chirurgien à Paris*, Paris, Nicolas Chesneau, 1571). Jean Feyens (15 ?-1585), cité par Carlos Gysel, décrit en 1582, à Anvers, une *odontalgia flatuosa* « la douleur n'est pas constante ni aussi véhémente que dans le cas du catarrhe, mais s'aggrave à intervalles rapprochés, comme lorsqu'on enfonce rapidement un clou » (*De flatibus humanum corpus molestantibus, commentarius, novus ac singularis. In quo flatuum natura, causae, et symptomata describuntur, eorumque remedia facili & expedita methodo indicantur*, Anvers, Ghelius Joanes, 1582).

Bibliographie

- ARNAULD, Gilles, *La fleur des remèdes contre le mal des Dents*. A Paris, pour l'Autheur demeurant en l'Isle du Palais, place Dauphine à l'enseigne des trois dents d'Or, 1622.
- GUILLEMEAU, Jacques *Les Œuvres de chirurgie*, Paris, Nocilas Buon, 1602.
- HÉMARD, Urbain, *Recherche de la vraye anathomie des dents nature et propriété d'icelles*, Lyon, Benoist Rigaud, 1582.
- Recherche de la vraye anathomie des dents nature et propriété d'icelles*, réédition, Rodez, Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron, 2009.
- MARTINEZ de Castrillo, Francisco, *Coloquio breve y compendioso sobre la materia de la dentadura y maravillosa obra de la boca*, Valladolid, Sebastian Martínez, 1557.
- Dialogue bref et concis sur la denture et ce chef d'œuvre qu'est la bouche*, édition de M. Ruel-Kellermann, Gérard Morisse, Collection Pathographie - 5, Paris, De Boccard, 2010.
- MONTAIGNE, Michel Eyquem de, *Journal de voyage en Italie*, 1580-1581, T II, p. 223-249, ed. Louis Conard, Paris 1928.
- Journal de voyage*, édition de Fausta Garavini, Gallimard, folio classique, 1983.
- PARÉ, Ambroise, *Deux livres de chirurgie*, Paris, André Wechel, 1573.
- PATIN, Guy, *Lettres*, nouvelle édition par Réveillé-Parise, J.-B. Baillière, 1846.
- RIVIÈRE, Lazare, *Les Observations de médecine ...*, Lyon, Jean Certe, 1688.
- STROBELBERGER, Johann, Stephan, *De dentium podagra*, Leipsig, J. Grosius, 1630.
- VERDUC, Jean-Baptiste, *Les opérations de la chirurgie*, Paris, Laurent d'Houry, 1693.
- VÉSALE, André, *De humani corporis fabrica libri septem*, livre I, chap. 11, Bâle, Oporinus Johann, 1543.

Articles consultés

- GYSEL, Carlos, « Pascal, la médecine et l'odontologie », *Actualités Odonto-Stomatologiques*, n° 161, 1988, p. 11-29.
- GYSEL, Carlos, « Michel de Montaigne (1533-1592), la médecine et les dents », *Actualités Odonto-Stomatologiques*, n° 185, mars 1994, p. 9-25.